

RICHARD MILLET

TARNAC

Récit



L'ARPENTEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LA VOIX D'ALTO, 2001 (« Folio », n° 3905).
LE RENARD DANS LE NOM, 2003 (« Folio », n° 4114).
MA VIE PARMİ LES OMBRES, 2003 (« Folio », n° 4225).
MUSIQUE SECRÈTE, 2004.
HARCÈLEMENT LITTÉRAIRE, entretiens avec Delphine Descaves
et Thierry Cecille, 2005.
LE GOÛT DES FEMMES LAIDES, 2005 (« Folio », n° 4475).
DÉVORATIONS, 2006 (« Folio », n° 4700).
L'ART DU BREF, 2006 (Le Cabinet des Lettrés).
DÉSENCHANTEMENT DE LA LITTÉRATURE, 2007.
PETIT ÉLOGE D'UN SOLITAIRE, 2007 (« Folio 2 € », n° 4485).
PLACE DES PENSÉES, sur Maurice Blanchot, 2007.
L'OPPROBRE, essai de démonologie, 2008.
LA CONFESSION NÉGATIVE, 2009.
BRUMES DE CİMMÉRIE, 2010.
LE SOMMEIL SUR LES CENDRES, 2010.
L'ENFER DU ROMAN, réflexions sur la postlittérature, 2010.

Au Mercure de France

- L'ORIENT DÉSERT, coll. « Traits et portraits », 2007 (« Folio », n° 4973).

Aux Éditions P.O.L

- L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983.
L'INNOCENCE, 1984.
SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985.

Suite des œuvres de Richard Millet en fn de volume

L'Arpenteur

Collection dirigée
par Gérard Bourgadier

Richard Millet

TARNAC

récit

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Tout le monde admettra que nos pensées, nos passions et les idées conçues par notre imagination n'existent pas en dehors de notre esprit.

GEORGE BERKELEY

Si nous voyons la Voie lactée, c'est qu'elle existe véritablement dans notre âme.

LÉON BLOY

Des livres, à Siom, au temps encore proche où mon père avait ouvert une agence immobilière, à l'entrée de la rue Haute, prévoyant que les campagnes ne pourraient se vider davantage et que les citadins, comme les peuples du nord de l'Europe, se trouveraient à l'étroit chez eux, pariant aussi que le réchauffement climatique ferait rechercher ces hautes terres désertes et verdoyantes, et ne se trompant pas là-dessus mais ayant le tort d'avoir raison trop tôt, des livres, donc, il n'y en avait pas plus, à Siom, que des femmes, des palmiers ou des piscines, ma mère ni mes sœurs ne pouvant entrer, à mes yeux, dans la catégorie que j'appelle ici les femmes, et qui relève avant tout du grand songe érotique où vivent les hommes seuls, chaque homme étant condamné à vivre avec au fond de soi la

brûlure du désir, à quoi il ne peut échapper que par le vertige et qui explique pourquoi on a si peur d'aimer et d'être aimé. Ni femmes ni livres, donc, sinon dans notre maison, et encore ne les voyais-je pour ainsi dire pas, tant il est vrai qu'on peine à considérer ce qu'on a sous le nez, et que ce qu'on découvrait dans le regard des autres, à Siom, il y a une vingtaine d'années, ne reflétait déjà que le vide, le bourg dépeuplé, silencieux, même en plein jour, ses habitants presque tous morts, ou partis, les rares qui restaient étant de nouveaux venus, des étrangers en quelque sorte, comme mon père, originaire de Tarnac, à une quinzaine de kilomètres de là, et qui avait épousé une Siomoise, l'une des dernières, probablement l'ultime, disait-il, et répétait-elle en souriant avec la mélancolie et la résignation particulières aux fins de race, surtout sur ces territoires reculés. Avec ma mère, les livres étaient entrés à Siom, et non pas des romans ni de la poésie, mais des biographies de toutes sortes, ma mère s'étant très tôt persuadée que la vie des autres a toujours valeur d'exemple, et que les romans ne sont que de piètres miroirs et leurs lecteurs des alouettes, jugeant en outre néfastes des choses qui n'existent qu'en reflet, ce qui n'empêcherait pas mes

sœurs d'introduire chez nous des romans à propos desquels, sans contredire notre mère, elles objectaient qu'ils étaient souvent l'unique source de vérité sur une époque et quelquefois sur l'être humain. Je n'en lisais pas : l'être humain ne m'intéressait pas plus que les formes par lesquelles il entend laisser sa trace, toute trace étant nuisible, ou obscène, m'étais-je très tôt persuadé. Je ne lisais d'ailleurs presque rien ; je refusais que mon visage ait l'air absent ou idiot, comme celui de mes sœurs, quand elles s'adonnaient à la lecture et qu'elles n'étaient pas loin de ressembler à des chiens en train de fienter, disait Jean Pythre, qui me faisait aussi remarquer combien ils paraissent stupides, à ce moment-là, et vulnérables, leur être de chien apparaissant pour ce qu'il est : quelque chose d'infiniment servile, qui les rapproche ainsi de la plupart des humains, avec leurs yeux levés et craintifs, comme s'ils attendaient un coup de grâce que je leur aurais volontiers donné. Je ne voulais pas être absent de moi-même, ni sembler une sorte de mort-vivant, ou hébété comme un innocent. Mon innocence n'était pas de cet ordre : pour n'avoir pas l'air tout à fait absent, je faisais confiance à la radio et à la télévision, c'est-à-dire

à la parole vive, en quoi mes sœurs voyaient, avec raison, je le reconnais, quelque chose de plus mensonger encore que les romans, lesquels, après tout, ne font que dire autrement le réel, soutenait Julie, la benjamine, qui ajoutait que la littérature est une voie d'accès royale au monde. La vérité, je me flattais d'y avoir accès par moi-même, directement, un peu comme je me vante de deviner, à l'altération singulière de son parfum, si une femme a ses règles, mot aride, métallique, presque cruel et qui donne à penser que le ventre des femmes est régulièrement mis aux fers. Les livres, je ne les aimais donc pas plus que les écrivains, dont mes sœurs guettaient les apparitions à la télévision, à la radio, et même à Siom, d'où était originaire celui qui se faisait appeler Pascal Bugeaud, alors qu'il n'avait pas de nom, n'étant fils de personne, ayant emprunté le nom de ses grands-tantes, mes sœurs aimant sa mine hautaine et tourmentée autant que ses livres sombres, excessifs, prétentieux, aux phrases plus longues qu'un vendredi saint, selon ma mère. C'est dire qu'elle et moi n'avions pas plus de respect pour les écrivains que pour la parole des hommes politiques ou des marchands de tapis, celle des notaires et

des comptables nous semblant seule digne de foi. Quant au bavardage de mes sœurs, il m'a pourtant été précieux, outre l'aplomb qu'il me donnait, c'est grâce à leur interminable radotage sur la littérature que j'ai réussi à l'épreuve de français du baccalauréat, me persuadant une fois de plus que la parole, l'autorité immédiate de la voix vive, voire le bluff, est autrement puissante que les textes, comme je pouvais le constater en écoutant mon père vendre une maison, non plus à Siom, où son affaire ne prospérait pas, le bourg demeurant à l'écart de tout, même du temps, mais aux Buiges, à quelques kilomètres de là, où il a transféré l'agence tout en continuant de vivre à Siom, que ma mère n'aurait quitté pour rien au monde. Mes sœurs, elles, étaient parties de la maison pour suivre à Clermont-Ferrand des études de lettres et de psychologie, parce qu'elles déboucheraient sur des métiers qui leur laisseraient le temps de lire, et peut-être d'écrire, suggéraient-elles, pour peu qu'elles aillent au bout de la logique consistant à vivre pour lire et à lire pour écrire, donc pour être lu, ce qui revient à ne pas vivre vraiment. Vivrais-je mieux, moi que nulle vocation n'appelait à rien et qui ne désirais exercer aucun

métier plutôt qu'un autre, mais résigné à seconder mon père dans son métier d'agent immobilier pour lequel ma mère, déjà, lui servait de secrétaire et de gestionnaire, une tierce personne leur paraissant inutile et moi, par conséquent, sommé d'entreprendre des études commerciales, pour ne pas suivre l'exemple de mes sœurs, en quelque sorte dévorées par les livres avant de l'être par la vie conjugale et leur progéniture ? Je devinais qu'on a la vie pour laquelle on est taillé, et qu'on aurait tort de passer son temps à se plaindre, à protester, à gémir comme le font les écrivains et la plupart des gens, dès qu'ils trouvent un puits d'oreilles complaisantes. Taillé, je ne l'étais pas pour grand-chose, et, comme presque tout un chacun, je n'étais fait pour rien, sinon pour les fonctions naturelles grâce auxquelles je demeurais en vie, pensais-je, à Limoges, où j'avais entrepris de devenir comptable, puis à Paris, où j'avais suivi une jeune femme rencontrée dans l'entreprise où j'effectuais un stage et qui avait décidé d'aller vivre à la capitale, me plaquant dès notre deuxième jour de vie commune en me laissant considérer non seulement que l'amour aussi est une fonction naturelle et non, comme on le prétend trop sou-

vent, une espèce de maladie ou bien un idéal, voire un art de vivre, mais aussi qu'on ne quitte pas sa province pour s'afficher avec un provincial, surtout originaire du haut Limousin et porteur, qui plus est, d'un patronyme à coucher dehors, semblait penser la jeune femme en me regardant, ce soir-là, comme elle ne l'avait encore jamais fait, dans le café de la rue Soufflot où nous nous étions retrouvés pour ce que j'espérais voir devenir une habitude heureuse, un rite, même, et où, avant qu'elle n'ait ouvert la bouche, à son air de déesse en train de caresser des doigts les Tables de la Loi amoureuse, j'avais compris qu'elle me signifiait mon congé, et que je serais seul, désormais, descendu de mon haut plateau natal non pas pour conquérir Paris, comme les écrivains et les hommes politiques, mais pour achever d'apprendre un métier qui me permettrait de succéder un jour à mon père. En ce beau soir de septembre où, pour un peu, je me serais attendu à voir danser des hannelons, la jeune Limougeaude me plantait dans le pire lieu où l'on puisse être quitté : une terrasse de café, où j'ai dû prendre sur moi pour poser sur le monde, en souriant, un regard paisible, tout le monde ayant compris ce qui se passait,

surtout les femmes, à qui ces choses n'échappent pas et qui me regardaient avec une sorte de satisfaction, non seulement parce que je devenais une proie mais aussi parce que celle qui me quittait les vengeait de ce qu'elles subissent généralement de la part des hommes ou qu'elles voudraient supporter afin de se livrer à une vengeance qui est une forme supérieure de jouissance. J'aurais préféré être un hanneton, un lucane cerf-volant, une luciole qui mourrait avant le lever du jour. Je me suis levé en soutenant le regard de l'une d'elles, que je trouvais particulièrement jolie : une blonde assez grande, aux yeux presque gris, aux cheveux coupés au carré — le genre de fille qu'on ne voyait pas dans le pays de Siom et dont les types comme moi savent qu'ils ne les auront jamais. Je suis allé à elle, qui buvait du café en compagnie d'une autre fille, tout aussi blonde mais moins jolie qu'elle. Je me suis avancé aussi près qu'il était possible sans lui adresser la parole, l'amusant, ou l'inquiétant, et imaginant, moi, que je pourrais faire jaillir de cette gorge si blanche, si bien offerte, un sang qui se mêlerait au rougeolement du crépuscule, pour parler comme les écrivains qu'affectionnaient mes sœurs, pen-

sais-je en descendant la rue Monsieur-le-Prince en direction du carrefour de l'Odéon, avec l'intention de marcher jusqu'à la Seine à travers des rues où le vent soufflait comme dans les gorges de la Vézère, à cause de l'ampleur qu'il prenait sur le fleuve avant d'être happé puis canalisé dans les rues adjacentes, la rue Mazarine, par exemple, où la nuit était tombée, l'automne semblant là, d'un seul coup, avec la fin de l'amour, ou de ce que j'avais pris pour tel. On était passé d'une saison à l'autre en quelques instants, et ce n'était plus à la jeune femme qui venait de me quitter que je pensais, ni à la belle blonde dont j'avais rêvé de voir jaillir le sang, les blondes étant depuis toujours pour moi signe de malchance, sinon de malheur, mais aux grands bois entourant Siom et au vent qui souffle au-dessus du lac en remuant des odeurs d'eau, de feuilles, de bêtes mortes et, quelquefois, la voix de ceux dont les corps reposaient en terre et dans les cœurs. Ce n'était pourtant pas entre des arbres que j'avançais, à présent, rue de Seine, mais entre des galeries d'art. L'une d'elles était vivement éclairée, pleine de gens qui bavardaient jusque sur le trottoir, un verre à la main, et m'empêchaient de passer. J'aurais pu gagner

l'autre trottoir ou descendre sur la chaussée ; j'ai préféré forcer le passage, non pas brutalement, mais en m'en remettant à la mansuétude du nombre et, sans avoir progressé, me retrouvant avec une coupe dans laquelle dansait du champagne, au milieu d'inconnus qui l'étaient presque tous les uns pour les autres mais faisaient comme s'ils se connaissaient de longue date, notamment la femme qui m'avait apporté mon verre après s'être étonnée de me voir démuné. Démuné, je l'étais au-delà de ce qu'elle pouvait imaginer : je n'étais rien, sans métier ni maîtresse, dépourvu de relations, d'entregent, de facilité d'élocution, pour ainsi dire perdu dans cette ville où tout m'était inconnu, à l'exception du rôle de provincial égaré que j'étais amené à jouer, ce qui pouvait devenir un atout, à condition de ne pas me dire égaré mais paumé, tout étant question de langage, comprendrais-je bientôt, et aussi de silence, le rôle de timide ne valant pas celui de silencieux ou d'innocent aux mains pleines et susceptible d'être infiniment perverti — tout le monde ne pouvant être le prince Mychkine, dirait un jour une femme qui reprochait à celle qui m'accueillait de me détourner du droit chemin. Pour le moment je

n'étais que démuni. J'ai évoqué à mi-voix ce dénuement devant la galeriste ; elle a eu l'air gênée, ou perplexe, et, en appliquant sa joue à la bouteille de champagne glacée, elle a secoué la tête, qu'elle avait encore belle, tout comme sa poitrine, qui la faisait désirer pour cette partie d'elle-même, pour peu qu'on ne tînt pas compte du reste de sa personne ni de son âge. « Vous êtes un ami de Miodrag ? » C'était le peintre serbe dont le vernissage battait son plein. « Je n'ai pas d'amis », avais-je répété, sans savoir que c'était ce qu'il fallait répondre, la solitude affichée se portant aussi bien que l'ostentatoire haine des mondanités, la galeriste comprenant que j'étais prêt à tout, donc quelqu'un d'important, ou en voie de l'être, et qui se trouvait là incognito, mais non par hasard. Elle m'a souri d'un air entendu avant de me présenter à quelques personnes sous ce simple prénom, Pierre, qui pouvait passer pour un patronyme, pour peu qu'on y eût prêté attention, ces hommes et ces femmes étant là pour se montrer et mesurer le bruit d'une gloire, celle de Miodrag, avant que ce ne soit leur tour, tous étant peintres ou plasticiens, ou se voulant plus ou moins artistes, et pensant que je l'étais égale-

ment, à moins qu'ils ne m'aient cru un gigolo, ou l'amant de Viviane, la galeriste, qui m'a conduit auprès de Miodrag, à qui je n'ai rien trouvé à dire, ignorant encore les formules opératoires propres à ce milieu : « J'aime beaucoup votre travail », « J'adore ce que vous faites », « C'est très intéressant », ou quelque chose de ce genre, et qui n'a aucune valeur réelle, notamment pour l'artiste, lequel était à peu près soûl, ce soir-là, et qui m'a abandonné à la contemplation de toiles représentant des entassements de croix prêtes à être incendiées ou débitées, imaginai-je, et à propos desquelles je n'avais rien à dire mais qu'une voix, près de moi, déclarait une splendeur. « C'est beau, non ? » a murmuré, plus près encore, une autre voix, celle d'un jeune homme aux yeux extraordinairement pâles, ajoutant que c'était somptueux avant de développer devant moi ce qu'il appelait la symbolique de l'effondrement cruciforme. « Là d'où je viens, les croix aussi se sont effondrées », ai-je fini par dire, en rougissant, assez fort pour qu'on m'ait entendu, et non seulement le jeune homme, Viviane et les femmes qui nous entouraient, mais le peintre lui-même, qui m'a demandé d'où diable je venais. « De Siom ! » ai-je clamé en prononçant ce nom

Aux Éditions Fata Morgana

LE PLUS HAUT MIROIR, 1986.

CITÉ PERDUE, 1998.

LE DERNIER ÉCRIVAIN, 2005.

CORPS EN DESSOUS, 2008.

AUTRES JEUNES FILLES, nouvelle édition, 2009.

CINQ CHAMBRES D'ÉTÉ AU LIBAN, 2010.

Aux Éditions François Janaud

AUTRES JEUNES FILLES, avec des dessins d'Ernest Pignon-Ernest,
1998.

Aux Éditions Fayard

POUR LA MUSIQUE CONTEMPORAINE, 2004.

Aux Éditions L'Archange Minotaure

SACRIFICE, avec des photographies de Silvia Seova, 2006.

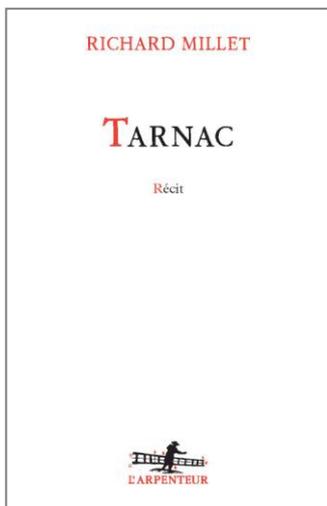
TOMBÉS AVEC LA NUIT, 2007.

Aux Éditions Fürstemberg

ESTHÉTIQUE DE L'ARIDITÉ, 2009.

LETTRE AUX LIBANAIS SUR LA QUESTION DES
LANGUES, 2009.

L'ENNEMI, 2009.



Tarnac

Richard Millet

Cette édition électronique du livre *Tarnac*
de *Richard Millet*

a été réalisée le 05 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070130368)

Code Sodis : N44891 - ISBN : 9782072414541

Numéro d'édition : 176957